

COURS DE PEDAGOGIE THÉORIQUE ET PRATIQUE

Gabriel Compayré

1897

Librairie classique Paul Delaplane

EXTRAIT :

PREMIÈRE PARTIE : PÉDAGOGIE THEORIQUE

LEÇON XII

LES SENTIMENTS SUPERIEURS, L'EDUCATION ESTHÉTIQUE,
L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

Les sentiments supérieurs. – L'amour du vrai. - La véracité. - La recherche de la vérité. – L'amour du beau. - Éducation esthétique. – L'éducation esthétique chez les anciens. - Les arts et la morale. - Les arts source de plaisir. - Témoignage de Stuart Mill. - Les arts à l'école primaire. - Culture de l'amour du beau.- Moyens indirects. Exercices spéciaux.- Culture du goût. – L'art moralisateur. - Excès à éviter. - Le sentiment religieux. – L'éducation religieuse à l'école primaire. - La religion et la morale.

Les sentiments supérieurs. – L'éducation morale ne serait pas complète, si elle se proposait seulement la culture des sentiments affectueux et bienveillants, le développement de la conscience, le progrès de la volonté et de l'énergie morale : elle doit avoir aussi en vue la culture des sentiments supérieurs, qui tiennent également de l'intelligence et de la sensibilité, et où se mêlent à la fois les conceptions les plus hautes de la raison et les émotions les plus nobles du cœur. Ces sentiments sont l'amour du vrai, le goût du beau, l'amour du bien dont nous avons déjà parlé¹, et le sentiment religieux.

L'amour du vrai. - Sous sa forme la plus humble, l'amour du vrai, c'est l'horreur du mensonge ; sous sa forme la plus élevée, c'est la recherche de la vérité, l'instinct scientifique.

La véracité. - Les pédagogues ont souvent étudié les moyens de favoriser chez l'enfant la tendance à la véracité, que M. Bain compte, avec la justice et la bienveillance, parmi les trois vertus fondamentales.

Le mieux est d'abord de donner soi-même l'exemple de la véracité la plus scrupuleuse.

Miss Edgeworth condamne avec raison les « mensonges ingénieux » que Rousseau recommande aux instituteurs de l'enfance. « Tôt ou tard, dit-elle, les enfants découvrent qu'on les trompe, et alors leur défiance devient incurable. La droiture est la meilleure des politiques. Cette maxime est aussi vraie en éducation qu'en affaires. »²

Mais l'exemple ne suffit pas : on doit y joindre d'autres précautions ; Rousseau a dit, avec raison, qu'il ne faut jamais tenter la véracité de l'enfant et le questionner sur ce qu'il a intérêt à taire ou à dénaturer. « Il faut, dit aussi miss Edgeworth, prendre son parti d'un verre cassé plutôt que de mettre à l'épreuve la sincérité de l'enfant. » Si par une sévérité déplacée nous provoquons l'enfant à dissimuler ses petites fautes, craignons qu'une fois entré dans cette voie il n'y persévère et ne prenne l'habitude du mensonge.

D'autre part, lorsque l'enfant avoue de lui-même ses négligences et ses étourderies, témoignons-lui que nous sommes satisfaits de sa sincérité plus que fâchés de sa faute. « Le plaisir d'être estimé, de mériter la confiance, dit miss Edgeworth, est délicieux pour les enfants. »

Si au contraire l'enfant est disposé à mentir, montrons-lui, sans le gronder trop fort, que le résultat de sa dissimulation est la perte de notre confiance.

« Un bon moyen de correction, dit M. Marion, sera de faire voir qu'on n'attache plus foi aux paroles de l'enfant surpris en flagrant délit de mensonge, et de faire contrôler ce qu'il avance par ses camarades ; il faudra lui dire d'un ton sévère et triste qu'on se voit dans la pénible nécessité de ne pas croire ce qu'il affirme, et témoigner au contraire une confiance absolue à ceux de ses camarades qui n'ont jamais menti. »

« L'habitude du mensonge sera bien invétérée, si elle résiste à un pareil traitement employé en temps utile. »³

¹ Voyez la 10e leçon.

² *Éducation pratique*, ch. VIII, *de la Vérité*.

³ M. Marion, *Leçons de psychologie*, p. 196.

En d'autres termes, l'éducation de la véracité aura pour instruments les autres sentiments de l'enfant : d'abord son vif désir d'être aimé, estimé par ses parents et par ses maîtres, de posséder leur confiance ; plus tard le sentiment de la dignité personnelle que le mensonge avilit.

La recherche de la vérité. - Mais ce n'est pas tout de dire la vérité que l'on sait, il est nécessaire aussi de rechercher la vérité que l'on ne sait pas. L'éducation n'a pas de plus sérieuse mission que d'inculquer l'amour du vrai, de combattre la crédulité et l'erreur. Elle sera aidée dans cette tâche par la curiosité naturelle de l'enfant, qui, une fois excitée, aspire à tout connaître, à tout comprendre. Il n'est pas assurément question de la satisfaire en toutes choses, surtout à l'école primaire. Mais si l'enfant ne peut savoir tout ce qui est vrai, du moins on doit ne lui apprendre rien qui soit faux.

De plus en plus l'éducation doit élever les enfants dans un esprit scientifique et proposer à leur croyance, non des illusions qui les flattent, mais des vérités qui les instruisent. Habitons donc l'élève à n'accepter que des opinions dont il se rende compte, qu'il puisse contrôler par lui-même. Sans vouloir prématurément exciter son esprit critique, demandons-lui de ne se prononcer qu'à bon escient et après réflexion. Il ne s'agit pas sans doute de faire de lui un petit cartésien qui ne se rende jamais qu'à l'évidence ; mais, le plus souvent qu'il sera possible, faisons appel à sa raison. Le plaisir qui accompagne naturellement la vérité bien comprise le détournera peu à peu des opinions aveugles et irréfléchies. Il en viendra à aimer le vrai pour lui-même, à s'éprendre de la science, à sentir le besoin de la recherche personnelle et à goûter le plaisir de la découverte.

L'amour du beau. - Nous n'avons pas à nous préoccuper ici de la définition exacte et rigoureuse du beau : laissons ce soin aux professeurs d'esthétique.

Pour nous le beau se définit surtout par les sentiments qu'il excite dans l'esprit, par le charme dont nous enveloppent les productions de la nature et les oeuvres de l'art, par l'admiration dont elles nous remplissent.

Que le petit enfant est sensible au beau, c'est ce qui ne saurait être contesté. Certains animaux eux-mêmes paraissent avoir je ne sais quel sentiment vague de la beauté. M. Pérez établit par de nombreux exemples que même avant trois ans l'instinct musical, l'instinct du beau visuel se développent et se manifestent. Dans ses affections pour les animaux, dans ses préférences pour certaines personnes, dans ses goûts pour les images, l'enfant témoigne déjà qu'il distingue confusément ce qui est beau de ce qui est laid. Un joujou joli, un visage agréable, une fleur brillante l'attirent et lui plaisent.

Éducation esthétique. - Une éducation complète ne saurait laisser sans culture ces dispositions naturelles. Elle doit les développer pour elles-mêmes, et par cela seul qu'elles font partie de notre nature, qu'on mutilerait si on les laissait s'éteindre ; elle doit les développer encore et les former, à raison de l'influence heureuse qu'elles peuvent exercer, si elles sont bien dirigées, sur l'éducation morale.

Il faut donc faire une place à ce qu'on peut appeler *l'éducation esthétique*. Dans son extension la plus large, cette éducation comprendrait à la fois l'appréciation de toutes les beautés de la nature ou de l'art, le goût littéraire, le sentiment musical, la connaissance des arts plastiques, et aussi les divers talents qui permettent non seulement de sentir la beauté dans les oeuvres des autres, mais de la réaliser dans des oeuvres personnelles. Il ne s'agit pas ici de cette culture spéciale, qui fait les critiques, les artistes et les poètes. Mais, considérée simplement comme un élément de l'éducation générale, en vue d'assurer le bonheur et la perfection relative de la personne humaine, l'éducation esthétique a encore son importance. et il est à regretter que, chez les peuples modernes, elle n'ait pas encore obtenu le crédit dont elle jouissait chez les peuples anciens.

L'éducation esthétique chez les anciens. - Pour moraliser les hommes, les anciens, surtout les Grecs, comptaient sur l'art plus encore que sur la religion. A Athènes, l'éducation morale était avant tout une éducation esthétique. Platon pensait que l'âme s'élevait au bien par le beau. « Beau et bon » sont deux mots que les Grecs associaient constamment.

« Il faut, disait Platon, chercher des artistes habiles, capables de suivre à la trace la nature du beau et du gracieux, afin que les jeunes gens élevés parmi leurs ouvrages comme dans un air pur et sain, en reçoivent sans cesse de salutaires impressions par les yeux et par les oreilles, afin que dès l'enfance tout les porte insensiblement à aimer, à imiter la beauté et à établir entre elle et eux un parfait accord. N'est-ce pas pour cette raison que la musique est la partie principale de l'éducation, parce que le nombre et l'harmonie, pénétrant dans l'âme, s'en emparent et y font entrer la grâce à leur suite, lorsqu'on donne l'éducation comme il convient, au lieu que le contraire arrive lorsqu'on la néglige? Un jeune homme élevé

comme il faut dans la musique saisira avec la plus grande perspicacité tout ce qu'il y a d'imparfait et de défectueux dans les ouvrages de l'art ou de la nature, et en sera justement affecté ; par cela même il louera ce qu'il remarquera de beau, lui donnera entrée dans son âme, en fera sa nourriture et se formera ainsi à la vertu ; tandis qu'il aura un mépris et une aversion naturelle pour ce qu'il trouvera de vicieux, et cela dès l'âge le plus tendre, avant d'être éclairé des lumières de la raison ; mais sitôt qu'elle sera venue, il l'embrassera comme une amie, à la connaissance de laquelle la musique l'aura préparé. »

Ce que Platon désigne sous le nom de *musique*, c'est ce que nous appellerions aujourd'hui l'art en général ; et à ses yeux l'art est, pour ainsi dire, un échelon de la vertu, une préparation à la vie de la raison.

Les anciens ont toujours eu une tendance à ne pas isoler la morale et à la confondre, tantôt avec la recherche du vrai, tantôt avec l'amour du bien. Tandis que Socrate affirmait que le bien et le vrai sont même chose, les stoïciens proclamaient l'identité de la beauté et de la vertu.

Les arts et la morale. - Il y a en effet des rapports étroits entre les arts et la morale.

« L'art doit être enseigné à l'enfant, dit M. Marion, parce qu'il a une puissance éducatrice incomparable. Le beau est essentiellement *ordre et harmonie*. De l'imagination et de l'esprit, cet ordre et cette harmonie passent dans le cœur, et bientôt se manifestent au dehors par l'élégance et par la grâce : une juste proportion s'observe dans les mouvements et finit par se retrouver dans les actes. Le bon goût prend aisément la forme du respect de soi-même. N'est-ce pas un lien commun, que l'art adoucit les mœurs privées et publiques ? Il y a des fautes et des tendances morales dont un esprit habitué à vivre dans le commerce de la beauté ne saurait concevoir ou souffrir l'idée. »⁴

Le mal en effet est chose laide, et la délicatesse d'une âme sensible à la beauté s'en offense et y répugne. Et si l'on entre dans le détail des différentes beautés que la nature ou l'art ont ménagées pour le charme et l'ennoblissement de la vie, l'influence moralisatrice du beau apparaît plus éclatante encore. Les spectacles de la nature apaisent les passions et nous enveloppent de leur pureté et de leur innocence. Les arts plastiques nous révèlent tout au moins et nous communiquent la grâce, l'élégance des mouvements du corps. La musique, le plus pénétrant des arts, et auquel les anciens attribuaient un rôle prépondérant dans l'éducation de la vertu, la musique transmet à l'âme je ne sais quelle contagion d'ordre et d'harmonie. La poésie enfin nous élève, nous enchante par ses inspirations plus précises ; elle nous émeut d'admiration pour toutes les belles oeuvres qu'elle célèbre et qu'elle propose comme des modèles à l'enthousiasme qu'elle excite en nous.

Les arts source de plaisirs. - Les arts ne sont pas seulement un élément de la culture morale, ils doivent être recommandés aussi comme le principe de quelques-unes des émotions les plus douces, les plus vives, et aussi les plus élevées dont puisse jouir la nature humaine. Il ne saurait être question de sevrer l'homme du plaisir : tâchons qu'il le cherche et qu'il le trouve dans les pures jouissances de l'art !

« Dans les émotions que donnent les arts, dit M. Bain, nous devons, avant tout, voir une source de plaisir. Leur rôle dans l'éducation intellectuelle est celui de tout plaisir qui n'est pas excessif : ils nous animent, nous reposent et nous encouragent au travail. »

Les plaisirs artistiques en effet n'ont rien de troublant ni de corrupteur : ils calment, ils pacifient l'âme ; ils la disposent, loin de l'en détourner, aux études sérieuses ; ils ne compromettent ni la délicatesse des sentiments, ni la force de la raison. Ils occupent mieux que ne le ferait tout autre divertissement les heures de loisir, les intervalles de la vie active ; et quand on les quitte, on se reprend sans effort, sans trouble, aux travaux et aux obligations de sa profession ou de son métier. A ceux qui seraient tentés de nier l'influence moralisatrice de l'art, qui ne voudraient pas comprendre combien il est puissant pour purifier et ennoblir les âmes, nous aurions donc à répondre encore que les sentiments esthétiques sont bons par eux-mêmes, qu'ils nous procurent des joies exquis, salutaires et saines, qu'ils sont bons aussi parce qu'ils remplacent d'autres sentiments et se substituent aux plaisirs inférieurs, d'ordre purement matériel, où les mœurs se perdent et où le cœur s'avilit. « Si nous considérons l'éducation comme un moyen de rendre les hommes heureux, dit M. Bain, elle doit certainement comprendre la connaissance des arts. »

Témoignage de Stuart Mill. - Les esprits les plus scientifiques, les plus épris de l'amour de la vérité, ne restent pas insensibles en général à la séduction des arts. C'est ainsi que Stuart Mill raconte dans ses *Mémoires* que sa première éducation, sous la direction d'un père rigoureux, avait été tout

⁴ M. Marion, *Leçons de psychologie*, p. 200.

entière vouée à la réflexion abstraite, à la logique, à la science. A trois ans il savait le grec ; à douze ans il était logicien ; à treize ans il apprenait le calcul intégral. De cette éducation exclusivement intellectuelle, de cette instruction à outrance, que résulta-t-il ? Pendant ses années d'adolescence il fut saisi d'une profonde tristesse, d'un véritable dégoût de la vie. A vingt ans il passe un hiver à vouloir se noyer chaque jour. Un livre de poésie tombe entre ses mains, il prend goût à la musique : et le voilà sauvé, réconforté par le sentiment. Il comprend alors l'importance des premières émotions, des sentiments qui attachent à la vie, en l'embellissant par leurs charmes.

Les arts à l'école primaire. - Les arts ont trop peu pénétré encore dans l'éducation populaire. L'enfant du peuple dispose de si peu de temps pour son instruction, il lui faut en cinq ou six ans apprendre tant de choses immédiatement utiles, acquérir tant de connaissances pratiques, qu'on hésite à lui imposer encore cette charge nouvelle qui résulte d'une étude même élémentaire des arts.

Et cependant il serait bien désirable que l'éducation populaire ne fût pas exclusivement subordonnée à la recherche de l'intérêt matériel, et qu'on y réservât une place, la plus large possible, à la culture désintéressée du goût et du sentiment du beau.

« L'homme du peuple, dit éloquemment M. Ravaisson, sur lequel pèse d'un poids si lourd la fatalité matérielle, ne trouverait-il pas le meilleur allègement à sa dure condition, si ses yeux étaient ouverts à ce que Léonard de Vinci appelle *la bellezza del mondo*, s'il était ainsi appelé à jouir, lui aussi, du spectacle de ces grâces que l'on voit répandues sur tout ce vaste monde, et qui, devenues sensibles au cœur, selon l'expression de Pascal, adoucissent plus que toute autre chose ses tristesses, et plus que toute autre chose lui donnent le pressentiment et l'avant-goût de meilleures destinées ? »

Culture de l'amour du beau. - C'est dès la première enfance qu'il faut accoutumer l'enfant à respirer, pour ainsi dire, les beautés qui l'entourent. Même à la campagne, où les oeuvres d'art manquent, les choses jolies, belles ou sublimes, que présente le spectacle de la nature, suffiront pour cette première éducation esthétique. Plus tard, devenu laboureur, l'homme des champs se sentira peut-être soutenu dans son rude travail par l'amour qu'on aura su lui inspirer pour les beautés champêtres.

« De bonne heure il faut rendre l'enfant sensible à la beauté des arbres, des fleurs, des oiseaux, des insectes, de toutes ces merveilles à côté desquelles il passerait peut-être sans les voir : il faut le conduire à la source pure des jouissances désintéressées de l'admiration. »⁵

« Pour la langue de l'imagination, disait dans le même sens madame Necker de Saussure, le premier vocabulaire est dans la nature. »

« C'est, dit aussi Herder, une preuve de la profonde barbarie dans laquelle nous élevons nos enfants, que de négliger de leur donner, dès leur bas âge, une profonde impression de la beauté, de l'harmonie et de la variété que présente notre terre. »⁶

Moyens indirects. - A l'école, la décoration même de la salle de classe, les ornements simples dont on l'embellira, les images qui pareront ses murs, les illustrations des livres de classe, seront des moyens indirects de préparer l'enfant à goûter tout ce qui est beau. Il n'est pas possible d'espérer que l'enfant de nos écoles vive, comme le petit Athénien, parmi les chefs-d'œuvre de l'art, et pour ainsi dire, au milieu d'un peuple de statues. Du moins qu'on l'entoure le plus possible d'objets qui ne choquent point le goût ; que même dans ses jouets on écarte tout ce qui est laid, repoussant, tout ce qui serait de nature à donner de mauvaises habitudes à l'ouïe et à la vue⁷. Qu'on lui ouvre aussi les trésors des arts, par des promenades dans les musées et dans les bibliothèques.

⁵ Mademoiselle Chalamet, *l'École maternelle*, p. 150.

⁶ Herder, *Idées*, L. I, ch. IV.

⁷ Un écrivain élégant et judicieux, M. Rigault, insiste avec vivacité sur les inconvénients que présentent les premiers jouets, quand ils sont laids :

« Pourquoi du hochet, de ce bonhomme de métal, le premier jouet de l'enfant, fait-on presque toujours un être difforme, bossu par devant et par derrière, avec une bouche qui se fend, un nez qui se recourbe et qui va rejoindre le menton ? La première imitation de la nature qui frappe les yeux de l'enfant, c'est la figure d'un monstre. Il fait connaissance avec l'art par l'entremise du laid. Ce n'est pas tout : dans le corps de ce bonhomme cagneux et bossu on pratique un sifflet aigu, dont le son déchire l'ouïe naissante de l'enfant. C'est, dit-on, pour le divertir. Voilà la première idée qu'on lui donne de la musique. Il débute dans la vie par une fausse note. Je suis persuadé que chaque année l'éducation de l'enfant par le hochet détruit en germe dans notre pays une foule de peintres et de musiciens. » (Rigault, (*Œuvres complètes*, t. IV, p. 376.)

Exercices spéciaux. - Mais à ces moyens indirect il faut joindre des exercices spéciaux, et les récents programmes officiels ont avec raison accru la place accordée au dessin et au chant dans les écoles primaires.

Ces études doivent d'ailleurs rester très élémentaires.

« L'école, dit M. Rendu, ne doit faire ni des mécaniciens, ni des agriculteurs, ni des géomètres, ni des gymnastes : elle n'a pas davantage à faire des musiciens. L'école *initie* l'enfant aux connaissances dont il aura besoin, devenu homme ; elle ébauche, et n'achève pas. »⁸

M. Ravaisson, dans le remarquable article que nous avons déjà cité, donne la préférence au dessin, et au dessin de la figure humaine. Peut-être, quoi qu'il en dise, pour les élèves de l'école primaire, pour de futurs ouvriers, le dessin d'ornement, le dessin géométrique, a-t-il plus d'utilité et les prépare-t-il mieux aux professions qui occuperont leur vie.

Culture du goût. - Une éducation esthétique élémentaire doit développer le goût, plus encore que le talent d'exécution : non pas ce goût raffiné et purement critique, qui épluche simplement les défauts des œuvres d'art, et qui ne convient qu'à des spécialistes ; mais ce goût large et bienfaisant, qui confine à l'enthousiasme, qui s'attache à toutes les beautés, qui ne s'exerce pas seulement dans l'appréciation des qualités littéraires, mais dans la jouissance de tous les arts.

« Très peu d'hommes sont artistes, dit M. Bain, et les autres jouissent missent des œuvres produites par les premiers. Sans jouer d'un instrument, on acquiert le goût de la musique en écoutant de bons morceaux. Pour les arts qui parlent aux yeux, peinture, sculpture, architecture, le goût exige une instruction prolongée. Pour la poésie, tout professeur de littérature doit développer le goût poétique, au double point de vue du plaisir que nous y trouvons et du discernement des beautés. »⁹

C'est assurément le goût littéraire et poétique qu'il est le plus facile de développer, d'abord parce que les chefs-d'œuvre sont, en ce genre, plus nombreux qu'en aucun autre, ensuite pour cette raison que les modèles littéraires sont à la portée de tous, et qu'il n'est pas nécessaire, pour en jouir, de forcer les portes d'un musée.

L'art moralisateur. -- Nous ne saurions trop le redire, la culture esthétique nous préoccupe moins comme éducation désintéressée des facultés artistiques que comme alliée de l'éducation morale. C'est ce rôle de l'art qu'un moraliste contemporain a mis nettement en relief dans le morceau qui suit :

« On connaît le système de ces pères, de ces mères, de ces précepteurs qui s'imaginent que, dans l'éducation, les gronderies seules sont efficaces, qu'on ne forme, qu'on ne pétrit une jeune âme qu'avec des sentences. Dans cette sorte d'éducation ou plutôt de régime, si les maximes en nature ne sont pas facilement avalées, on pense devoir recourir à une tromperie salutaire ; on délayera le remède dans un conte pour le faire passer sans que le patient s'en doute ; on imitera ce médecin de l'antiquité qui, ne pouvant faire prendre à une femme une plante amère, s'avisait d'en nourrir une chèvre, dont le lait, dès lors imprégné de la vertu médicinale, rendit, dit-on, la santé à la malade abusée. On prend ainsi mille moyens insidieux et sournois pour infuser les préceptes de l'honnêteté. Ne dirait-on pas que l'honnêteté est une chose affreuse et dégoûtante, qu'il faut sans cesse édulcorer et sophistiquer pour la faire admettre ? A supposer que cette éducation soit bonne, est-elle la seule ?

N'arrive-t-il pas que des enfants profitent davantage à vivre avec un honnête homme qui vit noblement, qui n'exprime que de grands sentiments, qui par ses discours, ses exemples, répand autour de lui une influence bienfaisante, sans avoir jamais recours au langage des *moralités* ? On peut dire que dans les sociétés l'art ressemble à un honnête homme. S'il sait ce qu'il doit être, s'il est grand et pur, s'il est délicat, il instruit, il épure par sa délicatesse même, il enseigne en se montrant. »¹⁰

Excès à éviter. - Mais, quoi qu'on pense de la vertu éducatrice de l'art, il faut se défier pourtant de l'exagération, et résister à ceux qui disent que « la beauté est le mot de l'éducation, comme la beauté est le mot de l'univers ». Non, l'éducation réelle de l'homme ne peut malheureusement pas se contenter des douces et vagues inspirations de l'art ; l'enfant ne saurait grandir dans les hymnes et les cantiques, *in hymnes et canticis* ; autant vaudrait dire qu'il doit être élevé dans les jeux et une perpétuelle récréation. Les plaisirs esthétiques ont beau être des plaisirs purs et élevés, ils ne sont après tout que des plaisirs ; ils participent de la nature de la sensibilité, et la sensibilité ne saurait être la règle de la vie.

⁸ E. Rendu, *Manuel de l'enseignement primaire*.

⁹ Voyez la seconde partie de cet ouvrage.

¹⁰ Article de M. Martin, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1879.

L'abus des sentiments esthétiques énerve, affaiblit l'âme, et fait des esprits délicats à l'excès qui ne savent plus affronter avec courage les laideurs de la vie réelle. « Les délicats sont malheureux », disait La Fontaine ; et il laissait entendre par là que les délicats n'ont pas assez de force pour résister aux épreuves de la vie, pour surmonter les difficultés et les obstacles. Mettons dans les cœurs une noble aspiration à l'idéal ; mais n'oublions pas que la vie est faite de réalités, que l'existence ne ressemble nullement à une poésie aimable, mêlée de chansons, où nous n'aurions qu'à suivre la pente séduisante des plaisirs du goût. Il y a des efforts à faire, des luttes à soutenir, des misères à combattre ; et pour préparer l'homme aux combats de la vie, il faut un apprentissage viril ; il faut développer la raison plus encore que l'imagination : il faut cultiver la science plus que l'art et que la poésie.

Le sentiment religieux. - Quelle que soit l'importance du sentiment religieux dans la vie, nous n'en dirons ici que quelques mots, ce sentiment étant surtout lié à des doctrines, à des croyances confessionnelles dont la philosophie de l'éducation n'a pas à s'occuper.

Tandis qu'en Angleterre et ailleurs on demande encore au maître de l'école primaire d'enseigner la religion, « en la présentant à la fois avec son caractère propre et comme base de la morale la plus élevée »¹¹, nous avons en France pris le parti de séparer l'école de l'Église, et de laisser aux ministres des différents cultes le soin de catéchiser les enfants.

Est-ce à dire que nous croyons devoir écarter de l'enseignement proprement dit tout ce qui est relatif à l'éducation religieuse ? Non assurément. En dehors des formes et des rites, en dehors des dogmes particuliers, il y a une aspiration naturelle de l'homme vers la religion, c'est-à-dire, selon la définition qu'en donne M. Marion, « vers un ensemble de croyances qui dépassent le savoir positif et qui ont trait à la place de l'homme dans la nature ainsi qu'à sa destinée. »¹²

A notre sens, le rôle de l'éducateur sera surtout négatif en pareille matière ; j'entends qu'il doit respecter scrupuleusement toutes les croyances de l'enfant, ne rien dire, ne rien faire qui puisse blesser les sentiments religieux que lui ont inculqués ses parents ou ses maîtres ecclésiastiques. Mais faut-il aller au delà ? Faut-il que l'instituteur sorte de cette attitude de déférence et de respect, pour intervenir directement et activement dans la culture du sentiment religieux ? Beaucoup de grands ou de bons esprits n'hésitent pas à répondre affirmativement.

L'éducation religieuse à l'école primaire. - Un des organisateurs des programmes de 1882, M. Paul Janet, a nettement défini le rôle qui convient à l'éducation religieuse dans l'enseignement moral. Nous lui laissons la parole :

« Le couronnement naturel de l'instruction morale à l'école primaire sera la connaissance de Dieu. On apprendra aux enfants que la vie a un but sérieux, que les hommes ne sont pu le produit du hasard, qu'une pensée sage veille sur l'univers et qu'un œil vigilant pénètre dans toutes les consciences.

« Il appartiendra aux cultes particuliers d'enseigner et de prescrire des actes déterminés sous forme traditionnelle. On s'efforcera surtout d'éveiller dans les âmes le sentiment religieux. On leur fera comprendre que le sentiment et la pensée de Dieu peuvent se mêler à tous les actes de la vie, que toute action peut être à la fois morale et religieuse, en étant l'accomplissement de la volonté de la Providence. *Qui travaille prie*, dit le proverbe. Une vie qui fait effort pour se conserver pure et vertueuse est une prière continuelle. Quant à la prière déterminée, sous forme particulière, elle est du domaine des religions positives. Il nous semble que cette manière d'entendre les devoirs envers Dieu ne peut offenser personne, car l'État ne s'engage pas à soutenir que la piété purement intérieure est suffisante, et il laisse aux différents cultes à montrer qu'elle ne l'est pas. Ceux qui pensent ainsi n'en seront que plus autorisés à demander aux parents de compléter l'éducation religieuse de leurs enfants par l'enseignement de l'Église. »¹³

La morale et la religion. -- En parlant ainsi, M. Janet s'inspire de quelques-uns des plus grands maîtres de la pédagogie moderne, de Rousseau et de Kant notamment.

Pour Kant, la morale et la religion sont inséparables et ont entre elles des rapports intimes. Mais voici comment le philosophe allemand entendait ces rapports.

A ses yeux, c'est la morale qui est la base et le principe de la religion ; c'est la religion qui est la conséquence de la morale. C'est parce qu'on croit d'abord au devoir, au devoir impérieusement révélé par la conscience, qu'on s'élève ensuite à l'idée de Dieu et à l'espérance d'une destinée immortelle. »¹⁴

¹¹ *Science de l'éducation*, p. 305.

¹² *La Réforme universitaire*, cours de M. Marion, 13e leçon.

¹³ *Rapport* de M. Paul Janet à la section permanente du Conseil supérieur du 20 juin 1882.

¹⁴ Kant, *Pédagogie*, p. 243.

« La religion, dit-il, est la loi qui réside en nous, en tant qu'elle tient son autorité d'un législateur et d'un juge suprême ; c'est la morale appliquée à la connaissance de Dieu. Quand on n'unit pas la religion à la moralité, elle n'est plus qu'une manière de solliciter la faveur céleste. Les cantiques, les prières, la fréquentation des églises, toutes ces choses ne doivent servir qu'à donner à l'homme de nouvelles forces et un nouveau courage pour travailler à son amélioration : elles ne doivent être que l'expression d'un cœur animé par l'idée du devoir. Ce ne sont que des préparations aux bonnes œuvres, mais non de bonnes œuvres, et l'on ne peut plaire à Dieu qu'en devenant meilleur... Il ne faut pas commencer par la théologie. La religion qui est fondée seulement sur la théologie ne saurait contenir quelque chose de moral. On n'y aura d'autres sentiments que la crainte du châtement d'une part, et d'autre part, l'espoir de la récompense, ce qui ne produira qu'un culte superstitieux. Il faut donc que la moralité précède et que la théologie suive, et c'est là ce qui s'appelle la religion. »

En d'autres termes, Dieu ne doit apparaître dans la conscience que derrière le devoir. De l'idée de la loi nous nous élevons à l'idée du législateur. Les reproches de la conscience sont comme les ambassadeurs de Dieu dans notre âme.

Quelque difficile que soit pour l'intelligence enfantine la marche que nous venons d'indiquer, nous pensons qu'elle est la seule qui convienne dans un enseignement laïque, dans une instruction universelle. N'introduisons pas nous-mêmes l'enfant dans les querelles religieuses. Soyons sobres sur toutes ces questions qui divisent les hommes, et où la clarté absolue n'est pas faite. La religion n'est rien, si elle est une série de formules apprises par cœur et imposées de force. Respectons la liberté de l'enfant. Ne gênons en rien son élan vers l'idéal, vers l'infini ; mais n'essayons pas de le contraindre, en l'obligeant à croire ce qu'il ne comprend pas. Travaillons surtout pour la morale ; bâtissons les principes moraux sur des fondements assez solides pour que, dans un jour de crise qui emporterait les croyances religieuses, la croyance au devoir ne disparaisse pas avec elles.